Le Nord

ADMINISTRATION
LILLE, 15, rue d'Angleterre, LILLE

BUREAU D'ANNONCES
1, rue des Sept-Agaches, Grand'Place

CONDITIONS

Par la poste. Un an	20 francs
Six mois	10 francs
Trois mois	5 francs
Départem. non limitrop. et Etrang., port en sus	

PUBLICITE

Annonces	la ligne 0,50
Réclames	— 0,75
Faits-divers	— 1,50
Chronique locale	— 4,00

L'interpellation sur le Maroc

A LA CHAMBRE

Impressions de séance

Ce fut un grand orateur qui prit le premier la parole dans cette séance historique. Il fut d'une banalité sans mélange.

M. Delcassé, qui parla le dernier, n'est pas un grand orateur; il éleva cependant le débat à un niveau qui n'était plus connu depuis de longues années.

Au risque de passer pour un esprit borné, j'avouerai humblement que plus j'entends discuter les affaires marocaines, plus mes idées s'embrouillent. Et comment voulez-vous que je comprenne ? Tous les hommes politiques qui ont parlé ou écrit sur ce sujet, ont formulé la même conclusion : renfermons-nous dans les termes de l'acte d'Algésiras.

C'est l'avis de MM. Jaurès, Ribot, Dubief, Halbert, de Mun et Denys Cochin et M. Clémenceau, d'accord avec son ministre des affaires étrangères, répond idem.

L'acte d'Algésiras est devenu un évangile qui n'a plus d'hérétiques, ni de blasphémateurs. Alors pourquoi se chamailler ? Pourquoi discuter ? C'est que chacun interprète à sa façon l'acte d'Algésiras.

M. Jaurès ne l'entend pas comme M. Ribot et M. Clémenceau le commente autrement que MM. Jaurès et Ribot.

J'avoue que la conception de M. Jaurès m'étonne un peu. Entre les deux sultans, il n'hésite pas. Ses sympathies vont au protégé de l'Allemagne. Nos soldats peuvent impunément disperser les tribus, les tribus fidèles à Abd el Aziz qui est le sultan officiel et avec qui nous entretenons des relations aigres-douces; mais ils ne doivent pas toucher aux méhallas de son rival, de celui qui a proclamé la guerre sainte contre nous.

Ce serait, paraît-il, faire preuve d'une coupable et dangereuse partialité.

Comme solution, le leader socialiste propose de gagner les cœurs marocains par les bons procédés.

C'est à pleurer d'attendrissement !

Que n'envoie-t-on M. Jaurès prêcher la bonne parole à ces prolétaires en burnous ? Sa fougueuse éloquence ferait certainement triompher les doctrines de la pénétration pacifique.

M. Ribot a obtenu un succès de bon aloi; il a parlé en véritable ministre des affaires étrangères et l'immense majorité de la Chambre l'a aplaudi. Il parlait d'une voix basse et un peu sourde et cependant on l'entendait de tous les bancs, tant le silence était profond.

Il ne s'est pas livré à des attaques violentes contre le gouvernement; mais la modération de ses critiques était bien plus dangereuse qu'un réquisitoire violent.

Avec quelle précision, quelle clarté, quel tact, il a mis en relief les hésitations du ministère, l'incohérence de ses attitudes vis à vis du maghzen, des sultans rivaux, du général Drude. En termes voilés il a mis en garde le gouvernement et la Chambre contre certaines influences qui s'exercent dans la coulisse et qui pourraient conduire la France dans une politique d'aventures.

Puis ce fut un revenant qui gravit la tribune. M. Delcassé n'avait pas pris la parole, en effet, depuis la chute du pouvoir. Aussi a-t-il été écouté avec une vive curiosité.

Il a présenté la défense de sa politique marocaine, avec une force, une habileté, une modération qui ont fait une grande impression sur la Chambre. Il a affecté de répondre surtout à M. Jaurès : en réalité il s'adressait à la majorité qui l'avait lâchement abandonné sous la pression de l'Allemagne. Et cette majorité n'était pas loin de lui faire amende honorable.

Au danger de la politique d'intervention française au Maroc, il a opposé les dangers infiniment plus graves de la politique de laisser faire. Si une autre puissance se substituait à la France, qu'adviendrait-il ?

L'ancien ministre l'a laissé entrevoir et il a évoqué d'un mot le souvenir de l'abandon de l'Egypte.

Poussé par les interruptions agressives de M. Jaurès, M. Delcassé a encore élargi le débat. Ce n'est plus seulement sa politique marocaine, mais sa politique mondiale qu'il a défendue : ses accords avec l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre, le réseau d'amitiés et d'alliances qu'il a tressé autour de la France.

Cet exposé lumineux a suscité l'enthousiasme de la Chambre entière ; de l'extrême droite aux confins de l'extrême gauche, l'ancien ministre a été applaudi, presqu'acclamé.

Seuls les ministres restaient impassibles à leur banc, seuls les socialistes unifiés protestaient.

C'était l'amende honorable finale de la Chambre, la revanche de M. Delcassé, sa rentrée en scène.

(« La Presse Nouvelle »)

NOUVEAUTES, rue des Sept-Agaches, 1, à Lille :

Ferdinand Brunetière, par VICTOR GIRAUD un franc.

Lamennais et Lamartine, par CHRISTIAN MARÉCHAL, agrégé de l'Univ., 3.50.

Le Théâtre édifiant (Cervantès Tirso de Molina, Calderon), textes et études, par M. DIEULAFOY, membre de l'Institut, 3.50.

Régime de la propriété (traité de sociologie d'après les principes de la théologie catholique), par L. GARRIGUET, 3.50.

TEMPERATURE

Lille, le 24 janvier.

Minimum, nuit, abrité	— 3°3
Minimum, nuit, découvert	— 4°0
Surface du sol, 8 h. du matin	[illegible]
A 1 mètre de profondeur	[illegible]
De l'air à l'ombre	— 1°0
Maximum, jour, à l'ombre	— 1°1
Maximum, jour, au soleil	— 1°[illegible]
Etat hygrométrique (8 h. m.)	0°00
Etat du ciel : Couvert.	
Direction du vent N.	

BAROMÈTRE. — Le 24 janvier (2 h. du matin la pression était de 72[illegible]m/m. le 25 janvier (2 heures du matin), la pression est de :

Temps probable. — En France, un temps brumeux ou beau est probable avec température basse.

MASSACRE de petits oiseaux

La « Dépêche » publiait hier l'information suivante :

Un de nos lecteurs nous signale ce fait étrange qu'il a remarqué, souvent déjà, aux abords du bois de la Deûle, non loin de la Citadelle.

Des coups de feu, semblant provenir de carabine Flaubert, retentissent à intervalles et des oiseaux viennent mourir de ci, de là, qui gisent éperdus. Nous signalons ces faits à qui de droit, à la Société protectrice des animaux et aux agents de la force publique chargés de faire respecter les règlements préfectoraux.

On avouera qu'il est pour le moins étrange qu'au moment où l'autorité préfectorale tracasse tant de braves gens sous prétexte de protéger les petits oiseaux, l'on puisse impunément massacrer les gentes bestioles sur des terrains appartenant à l'Etat.

C'est non loin de la Citadelle que ces tueries s'accomplissent, dit notre confrère.

Nous croyons même que c'est « très près ».

Il faut savoir que le fr.·. de Lartigues, colonel du 43e de ligne, dont les qualités militaires brillaient encore d'un si terne éclat à la dernière parade pour la remise des décorations, est un chef qui aime à s'entourer d'un innombrable état-major de secrétaires, qu'il trie volontiers sur le volet maçonnique.

D'après des renseignements assez récents, ces jeunes tire-au-flanc sont recrutés principalement dans la 8e compagnie, commandée par le capitaine fr.·. Bernache-Assolant, surnommé, depuis la susdite parade, « le cavalier sans peur et sans reproche ».

Voici quelle était, il y a quelques semaines, la composition de l'état-major grattepapier et sinécuriste du fr.·. Lartigues :

Sergent Franck, secrétaire du colonel.
Un lieutenant secrétaire.
Deux autres sergents secrétaires.
Un caporal secrétaire.
Deux secrétaires en pied.
Trois ou quatre adjoints.
Deux ou trois cyclistes.
Au total, une grosse douzaine.

Or, que voulez-vous que fassent tous ces jeunes gens trois fois plus nombreux qu'il ne faudrait et que les circulaires ministérielles ne le permettent ?

Ne serait-ce pas eux qui, pour « tuer » le temps, tueraient les petites bêtes qui viennent percher dans les arbres proches ?

Tirer au flanc et aux... oiseaux : c'est double agrément.

Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis plus de huit mois, on entend souvent tirer à la carabine à la Citadelle, et l'on rencontre des oiseaux blessés ou morts dans les bosquets environnants.

Nous serions heureux qu'une enquête sérieuse, comme celle qu'on fait autour des pauvres « pinchonbeux », nous donne la clef de ce mystère.

DEM.

P.-S. — Puisque nous parlons Citadelle, pourrait-on savoir pourquoi on néglige d'allumer les becs de gaz, le soir, aux abords de ce quartier ?

C'est un vrai four que ces abords, et c'est miracle qu'aucun jeune soldat, revenant de permission, ne soit encore tombé dans les fossés.

Est-ce par économie qu'on voue l'accès de la Citadelle aux... ténèbres extérieures ?

Mais alors pourquoi, à l'intérieur, toute cette lumière qui brille chez le fr.·. colonel ?

Serait-ce, par hasard, la lumière du 3e appartement ?

Gazette du Nord

On annonce la mort :

~ A **FIVES-LILLE**, de M. **Emile Buiteau**, clerc-sacristain de la paroisse St-Louis depuis plus de vingt ans, pieusement décédé jeudi à l'âge de 49 ans, à la suite d'une congestion qui l'avait frappé lundi dans la rue. L'éloge de cet homme de bien est aujourd'hui sur toutes les lèvres. Ses funérailles auront lieu lundi 27 courant, à neuf heures et demie.

~ A **LA MADELEINE-LEZ-LILLE**, de **Mme Adrien Verschave, née Hélène Duwez**, pieusement décédée, dans sa 24e année, munie des sacrements de Notre-Mère la Sainte-Eglise ; la défunte était la belle-sœur de M. l'abbé Verschave, vicaire à Mouvaux-les-Francs.

Les funérailles auront lieu lundi, à 10 heures, en l'église Saint-Vital ; l'inhumation à Landifay (Aisne). Assemblée à la maison mortuaire, rue de Berkem, 33.

~ A **WATTRELOS**, de M. **Denis Plouvier**, décédé à l'âge de 90 ans, au hameau du Nouveau-Monde.

M. Denis Plouvier est le père de M. Louis Plouvier, conseiller municipal.

Les funérailles auront lieu samedi 25 courant, à 9 h. 1/2.

~ A **WATTRELOS**, de **Mme Sandrape, née Pélagie Seigrange**, décédée à l'âge de 78 ans, au hameau de La Plume.

La défunte était l'aïeule bien-aimée de notre ami Henri Sandrape, porte-drapeau de la Jeunesse Catholique et moniteur à la société de gymnastique La Wattrelosienne.

Les funérailles auront lieu lundi 27, à 8 h. 1/2.

~ A **BOUSBECQUE**, de M. **Désiré Lefranc**, décédé, jeudi dernier, muni des sacrements.

Le défunt était agent en douane à la gare d'Halluin ; il était âgé de 82 ans.

Samedi dernier, on conduisait à sa dernière demeure la dépouille mortelle de son épouse, née Hortense Duquesnoy.

M. Lefranc, dont la santé était déjà très ébranlée, n'a pu survivre à l'émotion causée par la disparition de son épouse : il la suit de près dans la tombe, laissant le souvenir d'un homme de bien et de dévouement.

Une messe de convoi sera dite samedi à 9 h. 1/2 ; les Matines à 3 heures. Le service solennel d'enterrement aura lieu lundi à 10 heures.

~ A **NEUVILLE-EN-FERRAIN**, de M. **J.-B. Duquenne**, rentier, décédé à l'âge de 70 ans.

Vendredi matin, M. Duquenne fendait du bois et, soudain, il s'affaissa, foudroyé par une congestion pulmonaire. Cette mort subite ne l'a point surpris : c'était un excellent chrétien et un homme dévoué aux œuvres.

Ancien fermier du « Bus », à Tourcoing, M. J.-B. Duquenne s'était retiré avec son frère Alfred, le courageux et aimé président de l'Union Républicaine Libérale, et sa sœur, dans la commune de Neuville.

La sympathie de tous lui était vite venue et surtout celle des pauvres gens. Aussi sa mort si rapide a-t-elle causé un grand émoi dans le village.

~ A **RONCQ**, de M. **Emile Dewaepnaere**. Souffrant depuis plusieurs années de la poitrine, M. Dewaepnaere était allé cette année à Lourdes implorer la Sainte Vierge. Pendant un mois, l'amélioration fut très sensible ; Dieu vient de le rappeler à Lui. Les pèlerins de Lourdes se feront un devoir de prier pour le défunt et d'assister à ses funérailles, qui auront lieu lundi 27 janvier.

~ A **FROYENNES**, du **Cher Frère Auguste**, directeur de l'important pensionnat de Passy-Froyennes, décédé jeudi soir, à huit heures et demie, après avoir lutté longtemps contre un mal qui ne pardonne pas.

Le Frère Auguste (dans le monde Léon Gérard), est né en 1845 à Poisson, près de Joinville (Haute-Marne).

Le regretté défunt a passé sa vie dans l'importante maison de Passy. Il remplit d'abord les fonctions de chef de division, puis celles de pro-directeur et enfin il fut appelé à la direction en octobre 1894, en remplacement du très regretté Frère Albert-Marie, que ses infirmités avaient obligé à se dégager de cette mission.

C'est à lui qu'on doit la création de l'établissement de Froyennes, qui, décidée en mars, pouvait abriter en octobre un millier de personnes. Il en prit la direction quand le gouvernement maçonnique expulsa les religieux de Passy et vint continuer dans la terre hospitalière de Belgique son œuvre d'éducation chrétienne.

Le Frère Auguste avait sur les enfants confiés à ses soins un crédit et une autorité incontestables. Il tenait son prestige de la puissance communicative de sa volonté.

Doué d'une grande énergie, il lutta courageusement contre le mal inexorable qui le minait depuis longtemps. Un accident, en apparence bénin, survenu le 2 janvier, vint soudainement aggraver sa situation.

Cette mort sera unanimement regrettée par tous ceux qui ont approché l'éminent directeur de Passy.

Les funérailles auront lieu lundi, à neuf heures et demie, et seront suivies de l'inhumation au cimetière communal de Froyennes.

~ A **GERPINE**, diocèse de Tournai (Belgique) de M. **l'abbé Paul Ameye**, curé de la paroisse, pieusement décédé à l'âge de 38 ans, des suites d'une grippe infectieuse. M. l'abbé Ameye est l'un des fils de M. et Mme Frédéric Ameye, rue du Caire, n° 108, à **TOURCOING**.

~ Vendredi, à neuf heures et demie, ont eu lieu, à **HAUBOURDIN**, les funérailles de **Maître Emile Lefebvre**, décédé vicaire à Marcq-en-Barœul.

M. le chanoine Cateau, doyen de la paroisse, a fait la levée du corps.

Le deuil était conduit par le père et le frère du défunt ; ils étaient accompagnés de MM. les abbés Mainil, supérieur de l'Immaculée Conception, et Goris, directeur.

La messe a été dite par M. l'abbé Pollet, ayant comme diacre et sous-diacre, MM. les abbés Lestienne et Valin, professeurs.

Les chants ont été interprétés, dans ce rythme si grave et si pieux, et en même temps si expressif et si mélodieux de la méthode Grégorienne, par la chorale de l'Immaculée Conception.

Une nombreuse assistance, tant d'Haubourdin que du dehors, était venue apporter avec des prières, un témoignage de respectueuse sympathie à la famille, et le pieux souvenir de l'amitié et de la reconnaissance au regretté défunt.

Elincourt, pays natal de M. l'abbé Lefebvre, et Neuville-Saint-Rémy, qu'habita ensuite sa famille, étaient représentées par un groupe de parents et d'amis ayant à leur tête le clergé paroissial.

C'est Marcq-en-Barœul surtout qui a voulu montrer en quelle estime cette paroisse avait son bon et zélé vicaire ; les différentes œuvres avaient envoyé une délégation : le Comité paroissial, la Jeunesse Catholique, avec son président, l'Association Jeanne-d'Arc, la Réunion des Mères Chrétiennes, la Société Catholique de Gymnastique, et aussi l'Action Libérale avec son président.

Nous avons reconnu parmi les nombreux ecclésiastiques présents : M. le chanoine Lenotte, supérieur du Séminaire Académique ; M. l'abbé Hérent, supérieur du collège de Bavai, avec plusieurs professeurs ; MM. les curés de Bantigny, de Gognies-Chaussée, de Looz, d'Heudain, d'Avelin ; M. l'abbé Lamendin, professeur à Marcq, représentant M. le chanoine Dieu; M. le vicaire de Bavai ; la plupart des curés du décanat d'Haubourdin ; plusieurs professeurs de l'Immaculée-Conception, avec un groupe d'élèves, ainsi qu'un certain nombre de vicaires, amis ou condisciples du défunt.

Signalons aussi la présence de quelques notabilités de la région : M. Célestin Cordonnier, M. Lesaffre, etc.

Après l'absoute, faite par M. l'abbé Danbresse, curé de Marcq-en-Barœul, le cortège funèbre s'achemina vers le cimetière d'Haubourdin où eut lieu l'inhumation.

Nous recommandons aux prières l'âme des défunts et offrons à leurs familles nos chrétiennes condoléances.

~ Jeudi dernier a été célébré, en l'église Sainte-Catherine, à **LILLE**, au milieu d'une assistance nombreuse de parents et d'amis, le mariage de **M. Eugène Watrelot**, fils de M. Watrelot, secrétaire du Syndicat des Brasseurs de la région du Nord, et de Madame Watrelot, née Gennevoise, avec **Mademoiselle Lucie Morel**, fille de M. Henri Morel, directeur de l'imprimerie commerciale de la « Dépêche », et de Mme Morel, née Massemin.

Les témoins étaient, pour la mariée : M. Olivier Le Gonidec, député d'Ile-et-Vilaine, et M. Joseph Morel, négociant, à Lille ; pour le marié : M. Gennevoise-Lefebvre, chevalier de Saint-Grégoire, son grand-père, et M. Théodore Lefebvre, industriel, son grand-oncle.

La messe a été célébrée par M. l'abbé Wallart, curé de Libercourt, parent de la mariée. Pendant la cérémonie religieuse, M. Cobou, baryton, a chanté la « Bénédiction Nuptiale », de Defives ; l' « Ave Maria », de Saint-Yves-Bax, et le « Panis Angelicus », de Franck. M. G. Dervaux a délicatement interprété le « Dernier sommeil de la Vierge », de Massenet, et la « Cavatine » de Raff. Le grand-orgue était tenu par M. Henri Defives, ancien professeur des deux époux.

Le Saint-Père a envoyé aux jeunes mariés sa bénédiction.

Bulletin diocésain paroissial

Le prochain numéro du **Bulletin diocésain paroissial** portera la date **du dimanche 2 Février.** Nous prions Messieurs les Curés de nous envoyer leur copie spéciale **AU PLUS TARD** pour le **lundi matin 27 janvier.**

Le VAN DYCK est retrouvé

C'est un pauvre voiturier et un simple forgeron qui ont recueilli et recouvré la précieuse toile volée à N.-D. de Courtrai ; mais la police n'a arrêté personne.

Le bruit s'est répandu que le tableau de Van Dyck, la « Descente de Croix », volé à l'église de Courtrai, venait d'être retrouvé dans une roulotte, à Ardoye, près de Bruges.

La nouvelle paraissait difficilement vraisemblable ; voici, pourtant, renseignements pris, ce qui s'était passé et comment on peut maintenant le confirmer.

Un brave homme, simple marchand de légumes à Courtrai, nommé Emmanuel Carlier, était récemment en relations avec un individu dont il avait fait la connaissance à la Maison du Peuple. Ce personnage, qui se disait antiquaire, pressentit le marchand de légumes pour qu'il se chargeât du transport d'une caisse à Bruges.

Il s'agissait d'une grande caisse chargée, disait-il, de bibelots de grande valeur. Carlier accepta.

Rendez-vous fut pris et, à l'heure dite, le marchand de légumes s'y trouva. A sa grande surprise, il ne rencontra pas son homme. Il s'en revenait déjà fort contrarié de sa déconvenue, quand il vit arriver vers lui, sur la route, une petite carriole chargée d'un volumineux colis et que conduisait le mystérieux antiquaire.

« Je suis en retard, lui dit l'adroit personnage, qui s'était sans doute méfié d'un piège ; mais voici l'objet, prenez-en la charge et portez-le directement à la Porte Sainte-Catherine, à Bruges. Un riche amateur, qui en attend la livraison, sera là pour vous payer grassement de vos peines. »

Tout à fait réconforté, le marchand de légumes partit avec la caisse.

Il arrivait au village de Pittem, en Flandre, quand un petit accident banal l'arrêta ; son cheval s'était déféré d'un pied. Force lui fut d'entrer chez le forgeron du village et tandis que tous deux procédaient au ferrage nécessaire, le marchand de légumes raconta son histoire. Celle-ci intrigua considérablement le maréchal-ferrant, qui communiqua sa méfiance à son interlocuteur. Les deux hommes décidèrent d'ouvrir la caisse.

Une toile épaisse, de grandes dimensions et roulée sur elle-même leur frappa d'abord les yeux. Développée, elle leur révéla un Christ dont quelques pieux personnages et des soldats entouraient la croix. Tant de bruit avait été fait autour du tableau volé de Van Dyck, que les deux braves travailleurs y songèrent aussitôt. Ils prévinrent sans retard le brigadier de la ville, qui avisa lui-même les parquets de Bruges et de Courtrai.

Les magistrats décidèrent que le voiturier continuerait sa route avec la caisse refermée et qu'une souricière serait rapidement établie à la porte Sainte-Catherine de Bruges.

Ainsi fut fait. Malheureusement, le voiturier, retardé par tous ces incidents, n'arriva qu'à sept heures du soir au rendez-vous fixé. Il n'y trouva plus le complice inconnu qui devait prendre livraison du Van Dyck. Celui-ci avait-il remarqué la présence des policiers ? Était-il simplement revenu après avoir vainement attendu ? Toujours est-il qu'il n'a pu être pris comme on l'espérait.

Le marchand de légumes a été interrogé de sept heures du soir jusqu'à onze heures et ses explications ont été jugées de bonne foi et si entièrement satisfaisantes qu'il touchera sans doute la prime de 20.000 fr. offerte par la ville de Courtrai.

THÉ CHAMBARD
LE MEILLEUR PURGATIF

LILLE

Syndicat des Pêcheurs à la ligne

L'assemblée générale annuelle de cette association a eu lieu dimanche dernier, à Lille Salle entièrement comble où une grande partie des sociétés de Lille et du département ainsi que de nombreux sociétaires étaient présents ou représentés.

Après la lecture des procès-verbaux par laquelle tous les assistants ont pu se rendre compte des travaux intéressants accomplis par la commission, durant l'exercice écoulé, M. Ravet de Monteville, le sympathique président, prononce une allocution très applaudie, adressant tout d'abord un souvenir ému aux camarades disparus et les plus vives félicitations, au nom de tous, à M. Ory, président d'honneur, pour le grand intérêt qu'il ne cesse de porter aux amis de la gaule, si nombreux dans la région.

Compte-rendu est donné de la situation financière, qui est des plus prospères.

Aux applaudissements de toute la salle, M. le président procède à la remise des récompenses suivantes :

Médaille de bronze au garde-pêche C. Clerc, de Sailly-sur-la-Lys : Diplômes, à MM. Volquenan et Muchembled, présidents des sociétés l'Entente Cordiale, de la Gorgue, et de Ablettes, de Lille ; Lettre de félicitations au garde-pêche Marquant, d'Houplin.

A l'unanimité, proposition est faite et acceptée, pour la remise d'une médaille à M. Maurice Lemoine, secrétaire-général, en récompense de ses bons services.

Il est procédé ensuite aux élections pour 1908. A l'unanimité, le Conseil d'administration est réélu, avec de nouveaux conseillers : MM. Bayart, Borteele, Lemoine, Marchand, Van Hoecke, remplaçant les démissionnaires. M. Walcke, de Lille, est nommé secrétaire-général, en remplacement de M. Lemoine devenu conseiller.

Une tombola gratuite est tirée au milieu de la plus grande gaieté.

Une quête faite au profit de l'érection, à Lille, d'un monument au maire André, produit la somme de 15 fr.

La réunion se termine par un vivat chanté en l'honneur du président, par M. Henri Demessine, et entonné par toute l'assistance.

Les chevaliers de la Gaule réunissent cette circonstance, ont tenu à montrer le bon esprit de camaraderie qui les anime et le grand intérêt qu'ils portent à la marche toujours croissante du syndicat. Nous les en félicitons vivement.

Ce brillant résultat ne pourra qu'engager les pêcheurs lillois et étrangers, non syndiqués, à adhérer à ce groupement, qui compte actuellement un millier de membres.

Bloc-Notes

PETITS FEUILLETS

LES CANTINES SCOLAIRES

Le « Travailleur » a le toupet de servir à ses malheureux lecteurs des « blagues » de ce genre-ci à propos des cantines scolaires à Lille :

Ce que n'a pas fait la République bourgeoise le Parti socialiste l'a fait. Il donne à manger aux enfants en même temps qu'il les instruit. Il y a, dans l'instruction et la nourriture données en même temps, comme un embryon de l'éducation de l'avenir.

Il faut vraiment avoir de l'estomac pour en digérer de pareilles. Mais remettons les choses au point. D'abord, si j'ai bonne mémoire, il existait déjà des cantines scolaires à Lille quand, pour le plus grand bonheur des amateurs de déficit, les collectes se firent hisser à l'Hôtel-de-Ville. Ensuite, si les enfants ont été nourris, c'est aux frais des contribuables ! Eh bien ! pour faire ça, il ne faut pas avoir inventé la poudre de perlinpinpin !

C'est comme si ces citoyens venaient me prendre un sou dans la poche pour payer un petit pain à un gosse, en soulignant l'opération par quelque chose de ce goût-ci : « Voyez comme nous savons nourrir ceux qui ont faim ! »

On peut être généreux avec la galette des autres... sans verser un sou soi-même !

Et puis, loustics de la Sociale, à qui donc avez-vous offert les repas payés par tous les contribuables, sans distinction d'opinions ? Est-ce à tous les enfants pauvres, quelle que soit l'école fréquentée par eux ?

Non, il fallait être de l'école laïque ; vous n'aviez pas honte, vous qui parlez de lutte de classes, de créer une classe de parias, et c'est sur les enfants que vous vous vengiez des idées des parents !

Vous êtes aussi fumistes, aussi sectaires, aussi bons à envoyer à la poubelle du dégoût public que les radicaux et autres francs-maçons qui tirent votre ficelle, tas de pantins !

Mais continuons à emprunter quelques lignes au canard qui se dit collectiviste :

En reprenant la mairie en mai prochain, les socialistes ne pourront qu'améliorer une œuvre qui a déjà rendu les plus grands services.

En mai prochain ! Mettez donc des jaquettes à pans pour amortir les coups de balai ! Voilà ce que vous pouvez espérer.

Vous parlez d'améliorer l'œuvre ! On connaît la chanson ; vous avez encore des créatures à caser, des parents et amis qui désirent passer la langue, doucement d'abord, plus fortement ensuite, sur l'assiette au beurre des cantines.

Pas de ça, Lisette ! On vous a vus à l'œuvre, vous n'êtes capables que d'une chose : créer des emplois inutiles à l'usage de personnages inutiles !

Regardez-là, la mairie, mais faites-en votre deuil : vous n'y régnerez plus !

La note qu'il nous a fallu payer après votre départ était trop salée.

Les cantines marcheront mieux sans vous et coûteront beaucoup moins !

Que la présente, citoyens, vous fasse plaisir c'est le bonheur que je vous souhaite.

O. SCIE.

Un voleur lillois arrêté à Gand

Le 12 décembre dernier, un garçon de magasin, Maurice Brunaut, disparaissait, en emportant la valeur d'un chèque de 1.200 francs, qu'il avait touché à la banque Devilder, pour le compte de son patron, M. Cureau, négociant en brosses, rue des Arts, 22.

Le parquet de Lille vient d'être informé que cet individu, déserteur belge, avait été arrêté hier, par l'autorité militaire, à Gand.

Le dossier de cette affaire sera incessamment transmis au parquet belge, qui continuera l'instruction.

Le drame au révolver de la rue de Cambrai

M. Houeix a interrogé vendredi Danel, qui, il y a quelques jours, tira cinq coups de revolver sur sa femme.

Le meurtrier, qui était assisté de son avocat, a déclaré au magistrat qu'il n'avait pas voulu tuer sa femme, mais simplement lui faire peur. Il indique ensuite les raisons — toujours les mêmes — qui l'avaient poussé à accomplir son acte.

Mme Danel a pu se rendre au Palais. Confrontée avec son mari, elle a protesté avec énergie contre ses allégations.

Mlles Bourguin et Trinconi, qui ont assisté au drame, ont confirmé les détails que nous avons donnés le premier jour.

Les médecins ont extrait la balle, logée

FEUILLETON 16

Mam'zelle Monte-Cristo

Par Charles SOLO

Le contremaître de la mine arrivait à propos ; mis au courant du nouveau projet de ses dignes patrons, il ne présenta pas une objection.

Sur l'ordre de Joe, il partit pour la mine d'où il devait ramener les trois chevaux que possédaient les Blackbaern, ainsi que les armes à longue portée dont ils avaient négligé de se munir.

Pendant ce temps, les trois Européens devaient retourner à l'enclos voisin de la ferme incendiée pour y prendre un quatrième cheval.

Tout se passa selon le plan élaboré.

De la magnifique exploitation de M. Josselin, ils ne trouvèrent plus que les murailles noircies et prêtes à s'écrouler.

Le feu avait tout dévoré ; par-ci, par-là, quelques maîtresses poutres charbonnaient encore en projetant des milliers d'étincelles.

Autour des ruines, les nègres continuaient à se lamenter.

Les bandits passèrent outre et pénétrèrent librement dans l'enclos.

En un clin d'œil, un cheval fut amené et maîtrisé.

Swani ne tarda pas.

Il avait eu la présence d'esprit d'apporter une quatrième selle dont il revêtit le cheval capturé.

Quelques minutes après, les brigands, la carabine en bandouillère, galopaient sur la piste de la caravane.

XII

La poursuite

Une route conduisait à Klipdam, mais cette route à peine tracée ne commençait qu'à une soixantaine de kilomètres du Sterkstrom.

Jusque-là, il fallait suivre les sinuosités de la vallée en longeant les premiers contreforts du Zoutspansberg.

Avant d'atteindre le village d'Albasi, où s'amorçait cette route, les voyageurs devaient donc fournir une traite assez longue par des gorges étroites et des plateaux dont la montée était souvent pénible.

Bien des fois les Blackbaern avaient fait ce voyage, ils purent donc se lancer en avant sans trop avoir à craindre de se fourvoyer.

Les chevaux des bandits dévoraient l'espace et les poursuivants espéraient rejoindre la caravane avant Albasi.

Passé cette localité, la région devenait plus peuplée et, précisément à cause de la foire de Klipdam, M. Josselin pouvait rencontrer d'autres colons et se joindre à eux pour la suite du voyage.

C'est ce que pensèrent les incendiaires.

Il fallait donc se hâter.

La course dura toute la nuit.

Aux premières lueurs de l'aube, les cavaliers avaient couvert une quarantaine de kilomètres, soit les deux tiers de la distance qui les séparait d'Albasi.

La caravane de M. Josselin ne devait plus être éloignée.

Quand le jour fut dans toute sa clarté, les bandits s'arrêtèrent.

Pendant que les chevaux goûtaient un peu de repos, Swani se détacha du groupe et examina attentivement le sol.

Tout à coup, il appela ses compagnons et leur montra les traces fraîches laissées par les roues du chariot et le piétinement des bœufs de M. Josselin.

Nul doute n'était possible, les chasseurs de millions tenaient la bonne piste.

Le vicomte avisa un accident de terrain, un kopje qui s'élevait à quelque distance.

— Ils auront campé derrière cette colline, dit-il, et nous pouvons encore les surprendre en pleins préparatifs de départ ! Décidément le diable ne nous a pas abandonnés.

— Hum ! hum ! riposta Joe !... Le diable ne nous seconde pas si bien que tu veux le dire !.. Les choses se compliquent plutôt.

— Ah ! et pourrais-je savoir...

— Triple idiot ! Tu ne sais donc pas que derrière ce Kopje se trouvent deux fermes contiguës ! Vraisemblablement, le père Josselin aura passé la nuit dans l'une d'elles.

— Ce qui veut dire que s'il ne s'est pas encore remis en route, il serait dangereux de l'attaquer.

— D'autant plus que les propriétaires de ces fermes sont des Hollandais ayant sous leurs ordres un personnel nombreux !... En nous y prenant mal, nous pourrions fort bien, de chasseurs passer au rôle de gibier.

— Vous êtes la clairvoyance même, Joe ! et j'estime qu'il serait prudent d'éviter ces fermes pour nous emparer du trésor quand la caravane aura repris le Veld.

Les cavaliers remontèrent au sommet du Kopje, d'où leurs regards pouvaient planer au loin.

— Que l'enfer me confonde ! fit Jim Blackbaern, mais, si je ne suis pas ivre, voilà ceux que nous poursuivons.

Effectivement entre les deux fermes, distantes à peine de cinq cents mètres, les quatre mécréants venaient d'apercevoir le chariot de M. Josselin.

Seulement, ce chariot était immobile ; aucun bœuf n'y était attelé et il semblait abandonné.

— Voici qui est drôle !... remarqua Joe.

— Très drôle, en effet !

— A moins que ce véhicule n'appartienne à l'une ou à l'autre ferme !

— Pour cela, je suis sûr du contraire, ce chariot est bien celui de mon ex-patron ; à sa bâche, je le reconnaîtrais entre mille.

— S'il en est ainsi, le maître des Chevillettes est toujours l'hôte des fermiers, il a interrompu son voyage, car je ne constate aucune apparence de départ.

— Et pourtant, il aurait intérêt à gagner la grand'route ! c'est surprenant.

— Ça dépasse mon entendement, ajouta le colosse en agrémentant cette constatation d'une triple bordée de jurons.

Les bandits ne sachant que penser, formulèrent hypothèse sur hypothèse.

— Je ne vois qu'un moyen de résoudre le problème, fit le vicomte, c'est d'attendre.

— Encore une perte de temps qui permettra à la caravane de gagner du terrain.

— Elle ne nous devancera pas, puisqu'elle n'est pas partie, puisque voilà le chariot!

Cette argumentation parut concluante ; Swani dessella les chevaux et leur mit les entraves.

Couchés dans les herbes, les bandits restèrent le regard fixé sur les fermes d'où, d'un instant à l'autre, ils s'attendaient à voir sortir M. Josselin.

Une heure, puis une deuxième, une troisième se passèrent ainsi.

Les gens des deux fermes sortaient par petits groupes et s'en allaient de gauche et de droite vaquer à leurs occupations.

Mais M. Josselin restait invisible, personne ne semblait s'occuper du chariot abandonné.

C'est étrange ! répéta Joe que l'impatience dévorait, ou bie nnotre homme passera la journée dans l'une des fermes, ou bien nous sommes joués.

— Et c'est ce que je commence à croire ! fit le vicomte redevenu blême.

— Enfer et damnation !... hurla Jim, vous agirez à votre guise, quant à moi, je veux savoir de quoi il retourne ! entendez-vous ? je veux savoir si les diamants du Cafre sont dans une de ces baraques ou s'ils courent le Veld.

Cette fois, l'idée de Jim fut accueillie comme étant la plus raisonnable.

Swani fut dépêché en éclaireur. Son absence dura une heure qui sembla un siècle.

Du Kopje où ils avaient établi leur observatoire, les bandits virent leur émissaire entrer dans la première ferme, puis dans la seconde, pénétrer dans le chariot abandonné et s'entretenir avec les gens de l'exploitation.

Jim et le vicomte voulaient aller au-devant du contremaître ; Joe s'y opposa énergiquement.

Dès que Swani se retrouva à portée de voix de ses compagnons, il s'écria :

— Parti ! il est parti.

Trois cris de rage, trois blasphèmes lui firent écho.

Désappointés, les frères Blackbaern eurent bientôt l'explication du mystère.

D'après les renseignements obtenus par Swani, M. Josselin était arrivé la veille dans la première des deux fermes exploitée par un Hollandais du nom de Vandercam.

Prétextant un retour urgent et de toute nécessité au pays natal, il avait voulu se débarrasser à bas prix de ses chevaux, des bœufs et du chariot.

Vandercam avait accepté.

M. Josselin partagea le produit de la vente entre les domestiques ; les uns, heureux de l'aubaine, s'étaient dirigés vers Klipdam, les autres prirent immédiatement du service chez Vandercam et son voisin.

Puis, M. Josselin était monté sur son meilleur cheval, avait solidement attaché devant lui un sac de cuir très lourd et, seul, s'était dirigé vers l'Est, dans l'intention de gagner Lourenço-Marquez par le Zoutpansberg et la vallée du Salati.

(A suivre).

CHOCOLAT D'AIGUEBELLE
CACAO D'AIGUEBELLE
Dépôt : 74 bis, rue Nationale, LILLE

Le gérant : Ch. VERIN.
Imp. Croix du Nord, 15, r. d'Angleterre, Lille.